

P. ANGOT
(Strasbourg)

POUR UNE LECTURE AFFINÉE DE L'ALPHABET IBÈRE

Le déchiffrement de l'écriture ibère, commencé par Antonio Agustín en 1587, est jalonné de réussites espagnoles : \mathcal{M} = s, ζ = s, \mathcal{N} = n (Agustín); \mathcal{Q}, \mathcal{A} = r, \mathcal{D}, \mathcal{P} = a, \mathcal{V} = e, \mathcal{L} = l (Velázquez); \mathcal{N} = i (Pérez Bayer); \mathcal{N} = o, \mathcal{V} = m (Delgado); Δ = du, tu, \mathcal{L} = ke ou ge, \mathcal{Z} = go, ko, \mathcal{A} = ga, ka (Zóbel de Zangróniz); \mathcal{W} = do, to (Pujol), et allemandes : \uparrow = u, \mathcal{P} = r, \mathcal{J} = gi ou ki (Grottefend); \mathcal{I} = ba, \mathcal{P} = bi.

Gómez-Moreno a trouvé à peu près tout le reste : \mathcal{R} = be, \mathcal{X} = bo, \mathcal{U} = bu, \mathcal{X} = da, ta, \mathcal{O} = de, te, \mathcal{U} = di, ti, \mathcal{O} = gu, ku, (1).

Son prestige est tel que son système de lecture, daté de 1949, est repris sans changement par l'indo-européaniste allemand Untermann en 1980 dans le dernier paru des volumes intitulés *Monumenta Linguarum Hispanicarum* (ci-après dénommés MLH).

Pourtant, je ne pense pas que le déchiffrement de l'alphabet ibère soit terminé. Des mises au point s'imposent dans les quatre domaines suivants : 1) la lecture de la lettre \mathcal{Y} ; 2) l'existence du \mathcal{P} ; 3) la distinction des sourdes et des sonores ; 4) le déchiffrement de l'écriture méridionale.

I. LA LECTURE DE LA LETTRE \mathcal{Y}

Gómez-Moreno (2) a transcrit la lettre \mathcal{Y} et ses variantes par l'approximation *m* tout en admettant l'in vraisemblance de la lecture $\mathcal{Y} | \mathcal{P}$ *mbar* qu'il rendait par *abar* (*Misceláneas, Emendata*, p. 273). La fragilité de cette position a suscité de nombreuses

(1) Cet historique s'inspire des indications du D. FLETCHER-VALLS: «Estado actual del estudio de la Epigrafía y Lengua Ibérica». Homenaje a A. Ramos Folqués (Elche, 1986) (sous presse).

(2) M. GÓMEZ MORENO: «Misceláneas. Historia. Arte. Arqueología». Madrid, 1949.

contre-propositions qui ont été passées en revue d'abord par Beltrán Lloris (3) puis par Fletcher-Valls (4). Il ressort de ces études, comme il était prévisible, que Υ ne peut équivaloir à aucun des phonèmes ou groupes de phonèmes exprimés en ibère par une ou plusieurs lettres. En outre, Fletcher-Valls démontre que Υ ne rend ni l'*i* «griega» ni la diphtongue *ia*, soit en écriture phonétique [j] et [ja].

De toute façon, ces dernières propositions, auxquelles il faut ajouter \ddot{u} , c'est-à-dire [y], ont le grave défaut de s'éloigner des faits.

Revenons donc aux données du problème.

Si Gómez-Moreno a rendu Υ par \ddot{m} , c'est que le latin *Clounioq* avait pour équivalent ibère $\Sigma \Lambda \text{H} \uparrow \Upsilon \sim \sim \text{H} \Theta$ qu'il lisait *Kolouñnioku* à cause de la nasale voisine \sim .

Mais reprenons le mot $\Upsilon | \Phi$ que Gómez-Moreno a transcrit par *abar* sans convaincre personne. Comme ce mot est un élément d'anthroponyme fréquent et que le bronze d'Ascoli livre en latin les noms d'homme *Umarbeles*, *Umargibas* et *Umarillum*, tout porte à croire que le mot $\Upsilon | \Phi$ a été entendu *umar* par les Romains. Puisque $| = ba$ et $\Phi = \bar{r}$, l'élément nasal contenu dans *umar* ne peut venir que de la lettre Υ , ce qui corrobore la valeur approximative \ddot{m} que Gómez-Moreno lui a attribuée, mais l'élément vocalique *u* vient aussi nécessairement de cette lettre Υ , comme le suggèraient déjà sa ressemblance avec le *waw* phénicien Υ et sa situation entre *u* et *n* dans $\Sigma \Lambda \text{H} \uparrow \Upsilon \sim \sim \text{H} \Theta$.

Telles sont d'ailleurs les raisons pour lesquelles on a proposé $\Upsilon = un$, lecture qui toutefois, Fletcher-Valls l'a montré, se heurte à l'existence du groupe $\uparrow \sim = un$, notamment à proximité de Υ , par exemple dans le mot $\zeta \text{b} \text{N} \Upsilon \Phi \uparrow \text{N}$ du plomb d'El Solaig.

En somme, la lettre Υ contient *u* et une nasale, mais ne peut pas valoir *un*. Par conséquent, la solution est simple : $\Upsilon = \ddot{u}$, autrement dit *u* nasal.

Cette valeur $\Upsilon = \ddot{u}$ n'a pourtant pas été proposée jusqu'à présent, à mon avis pour la simple raison qu'on n'est pas habitué à voir la nasale \ddot{u} marquée dans l'écriture. Cette nasale existe pourtant dans l'espagnol *un trozo* («un morceau») ou dans le catalan *un tal* («un tel») souvent prononcés [ũtrozo], [ũtal] et dans les dialectes basques du Roncal et de Soule où le lexicographe Azkue la note \ddot{u} .

Il me semble que cette lecture $\Upsilon = \ddot{u}$ se prête à tous les contextes, car le phonème \ddot{u} est à l'aise devant, derrière et entre voyelles grâce à son élément nasal et devant, derrière et entre consonnes grâce à son élément vocalique, par exemple $\text{P} \Upsilon \text{V} = \text{aũe}$, $\sim \Upsilon \sim = \ddot{u}i$, $\sim \Upsilon < = \text{nũge}$, $\sim \Upsilon \sim = \text{nũi}$, $\uparrow \Upsilon | \Lambda = \text{uũbal}$, $\Upsilon | \Phi = \ddot{u}bar$, $\Sigma \Lambda \text{H} \uparrow \Upsilon \sim \sim \text{H} \Theta$ *Kolouñnioku* ou mieux *koloũnioku*, car dans ce dernier exemple les lettres *u* et *n* qui entourent Υ font double emploi avec l'*u* et l'élément nasal de Υ . Il est frappant de constater en effet que les monnaies portant

(3) M. BELTRAN LLORIS: «Problemas en torno al signo ibérico Υ ». *Miscelánea Arqueológica I* Barcelona, 1974, págs. 141 a 161.

(4) D. FLETCHER VALLS: «Grafito ibérico del poblado de la Halaguera (Pobla de Tornesa, Castellón)». *Homenaje a Pedro Ibarra Ruiz*. Elche, 1978, págs. 7 a 9.

D. FLETCHER VALLS: «De nuevo sobre el signo ibérico Υ ». *Serie arqueológica del Departamento de Historia Antigua*, núm. 6, Varia I Valencia, 1979, pág. 184.

Clounioq et son équivalent ibère ont été trouvées dans la région de Numance où les redoublements sont nombreux : *goorîūau* (Gómez-Moreno, Misc. núm. 88), *arrebasiqoo* (núm. 90), *banluao* (núm. 13).

La lecture $Y = \tilde{u}$ me paraît confirmée par d'autres observations. Sur les monnaies (MLH A. 32) on relève la double graphie $HM\Theta(\langle N \rangle)$ et $HM\Theta Y(\langle N \rangle)$, soit *osku* et *oskuū*. A mes yeux, il est clair que ces deux variantes rendent *oskū*, la première négligeant d'indiquer la nasale, la seconde l'indiquant au prix de la répétition de la voyelle *u*. De même l'hésitation entre $N\Lambda\uparrow\Theta\{\langle N \rangle\}$ et $N\Lambda\uparrow\Theta N\{\langle N \rangle\}$, soit *ikalkus* et *ikalkuns* (MLH A. 95), révèle la difficulté de rendre *kū*.

Le cas suivant est encore plus net. On lit à Ensérune (MLH, tome II, B 1.151)

$\Upsilon HR\Theta Z$. Peu importe ici la transcription du début, mais Untermann posé la bonne question à propos de Θ : «*Ku und n in Ligatur?*» La réponse est évidemment oui, mais pourquoi? Il est certain que le scribe a évité la graphie ON qui aurait valu *gun* ($O = gu$ et $\Theta = ku$ à Ensérune, voir III) et qu'il a relié un *N* couché à $O = gu$ pour exprimer la nasale *gū*, c'est-à-dire \tilde{u} après *g*.

La dernière observation à l'appui de $Y = \tilde{u}$ s'inspire du fait que \tilde{u} tend à se dénasaliser soit en perdant sa nasale soit en devenant *um*, plutôt que *un*, pour deux raisons : la nasale *m* est labiale, donc plus proche que *n* de la labiale *u*, et la création du groupe *um* a l'avantage sémantique d'éviter la confusion avec le groupe *un*. Telle est la situation en portugais où l'on a tantôt lat. *luna* — *lūa* — *lua* («dune») tantôt lat. *una* — *ūa* — *uma* («une»), où la nasale subsiste sous la forme *m* parce qu'elle partage le sort du masculin *un(um)* — *ū* — *um*. Connaissant cette tendance de \tilde{u} à se dénasaliser en *um*, on est frappé à Liria par la rareté relative du groupe $Y\uparrow N$ *ui* (d'après la notation du S.I.P. (5) : XL fragment núm. 15 et XXV) et par la double apparition du groupe $\uparrow\psi\uparrow N$ *umi* (IX, XVIII) qui pourrait témoigner d'une dénasalisation de \tilde{u} en *umi*.

La découverte du son \tilde{u} doit nous inciter à vérifier s'il n'y a pas d'autres nasales en ibère, car il est rare qu'une nasale soit isolée.

II. L'EXISTENCE DU SON P ET DE LETTRES QUI LE TRANSCRIVENT

Gómez Moreno a nié l'existence du son β en ibère : «*La β se desvanece como en lo semítico y vascuence*» (Misc. Emendata p. 271) et «*hay que insistir en la ausencia de p* » (Misc. Emendata p. 274). Il en a même tiré argument pour dissocier l'ibère et l'aquitain. Son affirmation ne pouvait pas s'appuyer sur l'écriture ibère puisqu'il ne croyait pas en principe à la distinction des sourdes et des sonores dans cette écriture. Elle devait reposer sur la rareté du *p* dans les toponymes de la région de l'Ebre et sur l'absence de *p* dans les textes ibères en alphabet ionien.

Pourtant, les arguments a priori favorables à l'existence du β en ibère sont

(5) D. FLETCHER VALLS: «Textos ibéricos del Museo de Prehistoria de Valencia». Trabajos Varios del S.I.P. núm. 81. Valencia, 1936.

nombreux. En Bétique, même si l'on exclut les cas où **ϕ** suit une sifflante, comme *Hispalis*, on relève de nombreux toponymes de facture ibère qui contiennent **ϕ** en latin : les monts et les villes *Ilipula*, les villes *Acinippo*, *Baesippo*, *Epora*, *Iporca*, *Vendipo* auxquelles répondent en Lusitanie *Colippo*, *Dipo*, *Olisippo*. Le **ϕ** est rare au nord, mais l'Aquitaine fournit *Lapurdum*, aujourd'hui Bayonne. Dans l'onomastique on trouve *Estopeles* (bronze d'Ascoli), *Pulinna* (CIL II 2178 à Montero), *Pusinna* (CIL II 2284 à Cordoue).

Ces exemples appuient suffisamment, il me semble, la lecture *po* qu'il est indispensable d'admettre sur le plomb d'Ullastret de 1967 commençant par les mots *ar basiaře-be*, comme Maluquer de Motes l'a justement indiqué à la page 53 de son *Epigrafiā prelatina de la península ibérica* (6). Sur ce plomb, en effet, la lettre * apparaît dans le mot * 4 5 6 qui se répète et dans * 4 7 8 9. Cette répétition de la forme * dans la même mot prouve qu'elle n'a pas la même valeur que * qui figure sur ce plomb dans trois autres mots. Il faut que l'une des deux formes * et * vaille *bo* et l'autre *po* puisque l'option *fo* est interdite par l'absence complète de *f* dans le domaine ibère et que le groupe *mo* est rendu sur ce même plomb par 10 11.

Ainsi établi avec certitude sur ce plomb d'Ullastret, le son *p* se trouve aussi rendu par diverses lettres dérivées de *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu* dans plusieurs sites et en tout cas à Ensérune et Castell (voir ci-après III, p. 6-7) et à Mogente et Abengibre (voir IV, p. 11 et 12).

Par conséquent, il importe d'admettre en ibère l'existence du *p* qui toutefois est beaucoup moins fréquent que *b*, ce qui précisément explique son absence dans les textes en alphabet ionien.

III. LA DISTINCTION DES SOURDES ET DES SONORES DANS L'ÉCRITURE NORDIQUE

Appelons «écriture nordique» l'écriture ibère qui se différencie de l'écriture dite méridionale ou tartessienne par Gómez-Moreno, notamment par le fait qu'elle se lit constamment de gauche à droite.

Gómez-Moreno pensait que dans l'écriture ibère, qu'elle soit du nord ou du sud, sourdes et sonores se confondaient : «Admitida la no distinción gráfica entre oclusivas sonoras y sordas, que se refuerza en el ejemplo del silabismo japonés, cumple observar este fenómeno en cada caso» (*Misc. Emendata* p. 274). Je suppose que Gómez-Moreno faisait allusion au japonais ancien, car il y a belle lurette que le syllabaire japonais distingue sourdes et sonores. La période archaïque de confusion que le japonais et l'ibère (voir ci-après le type *Yátova*) ont connue s'explique par les assimilations qui ont pour effet d'assourdir les sonores et de sonoriser les sourdes (voir ci-après à Pech-Maho l'assourdissement de *g* en *k* après sifflante, p. 8). Cependant, le besoin ne tarde pas à se faire sentir de distinguer sourdes et sonores dans les cas où elles échappent à l'assimilation. Gómez-Moreno a d'ailleurs été le premier à corriger son propre système en admettant ✓ = *gi* et ✗ = *ki* (*Misc. Inédita* p. 322).

(6) J. MALUQUER DE MOTES: «Epigrafiā prelatina de la Península ibérica». Barcelona, 1968.

La distinction des sourdes et des sonores ainsi esquissée par Gómez-Moreno lui-même a été admise en 1968 par Maluquer pour le plomb d'Ullastret de 1967 cité à propos de *p*. Cependant, Maluquer se contente de noter la distinction sans chercher à préciser les lettres qui rendent les sourdes et celles qui rendent les sonores. Il procède seulement à une «atribución hipotética a sorda o a sonora». Son incertitude sur ce point lui fait commettre une négligence : d'une part, il indique les valeurs $\Lambda = ga$ et $\overset{\wedge}{\Lambda} = ka$, d'autre part il les illustre par les mots *eberga* et *ebarikame*, *boškalira*, où *ga* correspond à Λ et *ka* à $\overset{\wedge}{\Lambda}$, confusion qui traduit bien son embarras (*Epigrafi*, p. 53). Au surplus, le lexique qu'il donne à la fin de son *Epigrafi* ne tient aucun compte de ses propres remarques des pages 52 et 53.

Bref, Maluquer a vu qu'il y avait distinction, mais il n'a pas distingué les sourdes et les sonores. Pour les distinguer, il faut exploiter la différence des fréquences d'apparition ou recourir à la comparaison avec les transcriptions latines ou l'écriture ionienne en procédant lettre par lettre.

Les labiales

Beaucoup moins fréquent que le *b*, le *p* s'en distingue assez facilement quand il offre une forme particulière.

ba et pa

L'existence du \mathcal{P} étant établie, il me paraît logique de lire $\mathcal{J} = pa$ à Ensérune dans le mot $R\mathcal{J}\mathcal{P}\mathcal{J}\mathcal{M}\mathcal{R}\mathcal{A}$ *aparğitibašar*, lu *arğitibašar* par Jannoray et Untermann dans l'idée que le trait crochu \mathcal{J} , qu'ils ne connaissaient pas comme lettre, était accidentel, mais mieux lu *abarğitibašar* par Maluquer et Pericay (7).

La lettre \mathcal{D} , généralement inexpliquée et lue bizarrement *gui* [gwi] par Riuro (8) à Castell-Palamós parce que les «fenomens de sonorització o d'ensordiment es produïen progressivament», vaut aussi *pa*. Il suffit de constater qu'elle ressemble à $\mathcal{I} = ba$ avec surcharge de \mathcal{C} et de croire à l'existence du \mathcal{P} . C'est précisément parce que Gómez-Moreno a réussi à effacer dans les esprits l'éventualité du \mathcal{P} en ibère, me semble-t-il, que l'hypothèse $\mathcal{D} = pa$ n'a jamais été envisagée. Cette lettre se trouve plusieurs fois à Castell-Palamós dans le mot *parbatibi* et une fois sur la stèle de Barcelona $N\mathcal{Y}\mathcal{C}\mathcal{N}\mathcal{T}\mathcal{P}\mathcal{P}\mathcal{I}\mathcal{Y}\mathcal{N}$ $\square\square\square\square\square\square\square\square\square\mathcal{D}/\dots/\Delta\Delta\Delta\Delta$ où, venant après une série de signes numériques, \mathcal{D} doit représenter une unité de mesure, d'autant plus que le mot isolé $\mathcal{P} = pa$ à Mogente B se situe aussi à côté d'une série numérique (voir ci-après chap. IV).

Comme le mot *batibi* se lit sans l'élément *par* sur le plomb d'Ullastret de 1967, on peut dire que *par* est un lexème autonome.

En somme, ces considérations sur la lettre *pa* écrite \mathcal{J} à Ensérune et \mathcal{D} à Castell-Palamós et Barcelone permettent de mettre en évidence les mots *pa* (Barcelona,

(7) P. PERICAY et J. MALUQUER: «Problemas de la lengua indígena en Cataluña». II Symposium de Prehistoria Peninsular. Barcelona, 1963, págs. 101-143.

(8) F. RIURO: «El plom amb epigrafi ibérica del poblat de Castell (Palamós)». *Cypselia* IV. Gerona, 1982, págs. 123-131.

Mogente B), *par* (Castell-Palamós) et *apar* (Ensérune), celui-ci forcément distinct de $\text{P}|\text{Q}|\text{abar}$ lu à Castellon et Ullastret puisque l'écriture d'Ullastret, Castell-Palamós, Barcelone et Castellon forme une unité et connaît la lettre $\text{J} = pa$.

ba et pe

La distinction entre les variantes simples $\text{S}, \text{O}, \text{D}, \text{Q}, \text{X}, \text{R} = be$ et les variantes surchargées $\text{S}, \text{O}, \text{D}, \text{R} = pe$ sur la céramique d'Ensérune et de Pech-Maho semble difficilement contestable puisque le mot *ũper* est toujours écrit avec une variante surchargée: $\text{Y Y R} [diũpe[r]]$ (MLH B I. 182), $\text{Y O Q} \text{ũper}$ (MLH B 7. 16) et $\text{U Q Y V S Q} \text{urũũper}$ (MLH B 7.17). En vertu du principe de fréquence, les variantes simples qui s'observent 28 fois valent *be* et les variantes surchargées qui totalisent 10 apparitions valent *pe* (9). Au surplus, l'égalité $\text{S} = be$ paraît confirmée par le graphie $\text{R N S A} \text{an bels}$ où *bels* doit correspondre à l'élément *bels* des anthropomymes d'Ascoli *Bennabels* et *Sanibelser* en latin. On obtient le mot *ũper*.

be et pi

La lettre R d'Ensérune, qui n'apparaît qu'une fois et qui est la seule variante surchargée par rapport aux formes $\text{P}, \text{P}, \text{P} = bi$, vaut *pi* dans $\text{R} \Delta \text{J} | \text{M} \text{pidugibas}$. On obtient le mot *pidu*.

bo et po

Les deux variantes surchargées d'un petit trait X et X valent *po* au regard des vingt variantes simples X ou X = *bo*. Le mot $\text{X X D T D Q Q} \text{P Q Y N}$ (b. 1.324) offre le contraste $\text{X X} \text{bopo}$ qui est passé inaperçu jusqu'à présent et qui m'a frappé seulement à ma dernière visite à Ensérune. Quant à l'inscription $\text{H H X} \text{||||}$ (B 1.26), elle permet de noter le mot $\text{X} = po$.

Sur les plombs de Pech-Maho on devine sans peine que la lettre V , lue judicieusement *bo* par Yves Solier puisque la lecture *ki* de cette lettre, possible ailleurs, est ici interdite par l'existence du couple $\text{J} = gi$ et $\text{X} = ki$, vaut plus exactement *po*, car la forme n'apparaît que 3 fois alors que le signe $\text{X} = bo$ est compté dix fois sur les plombs de Pech-Maho (10). Qui plus est, la lettre $\text{V} = po$ s'inscrit dans le mot $\text{V} \Delta \text{podu}$, élément du composé $\text{V} \Delta \text{H Q N M} \text{poduorís}$ (Pech-Maho, plomb Ia) qu'on retrouve sur le plomb de Castellon dans le mot $\text{X} \Delta \text{V N} \text{poduei}$, la lecture $\Delta = du$ avec dentale sonore étant assurée à Pech-Maho comme à Castellon par la lettre sans surcharge $\Delta = du$ (voir ci-après).

En effet, quoique la lettre X soit aussi fréquente que X à Castellon et Ullastret, il faut la lire *po* à cause de son absence sur le plomb de Castell-Palamós où au contraire $\text{X} = bo$ abonde.

A Liria aussi on distingue $\text{X} = bo$ et $\text{X} = po$.

(9) Sur ces fréquences, voir Untermann, MLH, tome II, Übersichten zur Schrift, pág. 49.

(10) Y. SOLIER: «Découverte d'inscriptions sur plombs en écriture ibérique dans un entrepôt de Pech Maho (Sigean)». Revue Archéologique de Narbonnaise, XII: Fréquence de signes. Narbonne, 1978, pág. 72.

s'oppose à \mathcal{G} , et aux anthroponymes d'Ascoli *Balciadin* et *Balcibil*, on restitue \mathcal{C} = *ke* à Castellon ($\uparrow\mathcal{Q}\mathcal{C}\mathcal{C}\mathcal{Q}\mathcal{E}\mathcal{Q}\mathcal{V}$ *urkekerere*, $\uparrow\mathcal{N}\mathcal{C}\mathcal{P}\mathcal{A}\mathcal{Q}\mathcal{P}\mathcal{M}\mathcal{E}\mathcal{Z}$ *balkebiuraies*) et à El Solaig ($\uparrow\mathcal{N}\mathcal{C}\mathcal{P}\mathcal{X}\mathcal{M}\mathcal{A}$ *balkelagoska*, $\uparrow\mathcal{N}\mathcal{C}\mathcal{P}\mathcal{D}$ *balkelagu* ou *balkelaku*) et \mathcal{C} = *ke* à Liria ($\uparrow\mathcal{Q}\mathcal{C}\mathcal{E}\mathcal{I}\mathcal{Z}$ *urkebas* S.L.P. XL núm. 13, $\uparrow\mathcal{N}\mathcal{C}\mathcal{W}$ *balkebe*/S.I.P. LXIX, $\uparrow\mathcal{N}\mathcal{C}\mathcal{Q}\mathcal{E}\mathcal{N}\mathcal{Y}\mathcal{I}\mathcal{Q}$ *balkebereiubar*, $\uparrow\mathcal{N}\mathcal{C}\mathcal{A}\mathcal{N}\mathcal{N}$ *balkeuni*/S.I.P. XI) à quoi s'oppose \mathcal{C} = *ge* à Castellon ($\mathcal{P}\mathcal{Q}\mathcal{J}\mathcal{W}\mathcal{C}\mathcal{Q}$ *argitiger*, $\uparrow\mathcal{A}\mathcal{W}\mathcal{C}\mathcal{Q}\mathcal{P}\mathcal{N}\mathcal{A}\mathcal{Z}\mathcal{Y}$ *ultitegeraikase*), \mathcal{C} = *ge* à El Solaig ($\mathcal{P}\mathcal{C}$ *age*) et les formes simples \mathcal{C} , \mathcal{C} ou surchargées une seule fois \mathcal{C} , \mathcal{C} = *ge* à Liria.

De même l'écriture précise d'Ensérune-Pech-Maho différencie les variantes simples \mathcal{C} , \mathcal{C} = *ge* des variantes surchargées \mathcal{C} , \mathcal{C} , \mathcal{C} , \mathcal{C} = *ke* et celle d'Azaila distingue \mathcal{C} = *ge* dans *edesige* (11) et *balagerdar* (Azaila fig. 21 n 275) et \mathcal{C} = *ke* dans *aiunesker* (Azaila fig. 17 n 25) et *aibekeres* (Azaila fig. 18 n 39). A Fraga \mathcal{C} *g* de *geldar* diffère de \mathcal{C} *ke* des mots *erkerui* et *deikeoen*.

Noter les formes originales de Villares: \mathcal{C} = *ge*, \mathcal{C} ' = *ke*.

La distinction entre *ge* et *ke* ne fait guère défaut qu'à Yatova, Orleyl et Sagonte.

gi et ki

La différence entre \mathcal{G} = *gi* et \mathcal{K} = *ki* ayant été vue par Gómez-Moreno, il est inutile d'y insister. Ajoutons seulement la forme \mathcal{K} = *ki* caractéristique du type d'écriture Ullastret-Castell-Castellon et les formes \mathcal{K} , \mathcal{K} , \mathcal{K} = *ki*. La surcharge de la lettre simple \mathcal{G} = *gi* pour rendre *ki* est évidente. A l'appui de \mathcal{G} = *gi* (et non *ki*), il suffira ici d'indiquer que l'élément d'anthroponyme *gibas* en latin (Ascoli : *Adingibas*, *Luspangibas*, *Umarginibas*) est rendu par $\mathcal{G}\mathcal{I}\mathcal{M}$ = *gibas* à Ensérune ($\mathcal{P}\mathcal{A}\mathcal{G}\mathcal{I}\mathcal{M}$ *pidugibas*) où $\mathcal{G}\mathcal{I}\mathcal{M}$ = *gi* s'opposent à $\mathcal{K}\mathcal{I}\mathcal{M}$ = *ki* et à Azaila ($\mathcal{X}\mathcal{E}\mathcal{I}\mathcal{Q}\mathcal{N}\mathcal{S}\mathcal{I}\mathcal{M}$ *tazbarigibas*, Cabré fig. 17 n 34) où \mathcal{S} = *gi* s'oppose à $\mathcal{K}\mathcal{K}$ = *ki*.

go et ko

L'emploi constant de la forme \mathcal{X} dans $\mathcal{A}\mathcal{I}\mathcal{P}\mathcal{X}\mathcal{Q}\mathcal{N}(\mathcal{X}\mathcal{M})$ *Kalagori*, latin *Calagurris* (MLH A.53) n'est guère probant parce qu'on ne trouve pas d'autre forme sur les monnaies et il faut se contenter de lire \mathcal{X} = *go* et \mathcal{X} = *ko*, valeurs déjà suggérées par Riuró, par analogie avec l'usage consistant à marquer les sourdes en surchargeant les sonores. Maluquer distingue à tort sur le plomb d'Ullastret \mathcal{X} = *go* et \mathcal{K} = *ko*, simples variantes valant *ko*.

gu et ku

La distinction entre \mathcal{O} et \mathcal{Q} ne paraît conséquente qu'à Ensérune. On lira \mathcal{O} = *gu* et \mathcal{Q} = *ku* en vertu de l'analogie déjà appliquée pour *go* et *ko*.

Toutefois il semble que cette distinction soit faite aussi à Orleyl V entre $\mathcal{O}\mathcal{A}\mathcal{Q}$ *gudur* et $\mathcal{N}\mathcal{A}\mathcal{N}\mathcal{I}\mathcal{Y}\mathcal{A}\mathcal{I}\mathcal{P}\mathcal{Q}$ *iunstirlaku*.

(11) J. CABRE AGUILO: «C.V.A. Cerámicas de Azaila». Madrid, 1944, fig. 13, núm. 54.

Les dentales

da et ta

Il faut différencier $X = da$ et $X = ta$ à Ensérune sans qu'on puisse affirmer que X y rende toujours la sonore. En tout cas, il semble naturel de rapprocher $P X N = atan$ (MLH B 1.19) et l'élément d'anthroponyme *atan* du nom d'homme *Atanscer* d'Ascoli. Quant à la lettre T lue *da* ou *ta* par Gómez-Moreno (Misc. Inédita, p. 274), elle ne peut avoir d'intérêt que pour exprimer la sourde *ta*.

de et te

L'ethnique $S E \Theta \Lambda S (< N)$ *Sedeis*, qui contient Θ , correspond au latin *Sedetani* et surtout l'équivalence de l'ionien *baidésir* (La Serreta) et de *baidésir* (Ullastret, Orleyl III) imposent la lecture $\Theta = de$. D'autre part, les noms d'homme *Tautinnus* (CIL XIII) et *Tautindals* (Ascoli) permettent de lire $\Theta \uparrow \Psi N$ *Teutin* à Liria (S.I.P. XV), c'est-à-dire $\Theta = te$.

La distinction entre $\Theta, \Theta, \Theta, \Theta, \Theta, \Theta = de$ et $\Theta, \Theta, \Theta = te$ est fréquente, notamment sur les plombs de Pech-Maho où Yves Solier a été mal inspiré de rendre Θ par *te* et Θ par *ta* au motif que la lettre X n'apparaissait pas. Cette absence de X s'explique par le caractère répétitif des mots reproduits sur ces plombs qui a eu pour effet d'écartier par hasard la lettre $X = da$.

A Villares V, $\Theta = de$ s'oppose à $\Theta = te$.

di et ti

En comparant le latin *adin* (Ascoli *Adingibas*, *Balciadin*, Tite-Live *Baesadin*, CIL II 2276 *Turciradin*, CIL II 4450 *Viseradin*) et l'ibère nordique $P \Psi N = adin$ (Ensérune, Pech-Maho, Tarragone, Abra, Ullastret, Castell-Palamós, Azaila) on constate que Ψ, Ψ, Ψ valent *di*. En rapprochant le latin *utin* (Ascoli *Tautindals* CIL XIII *Tautinnus*) et l'ibère $\uparrow \Psi N$ (Ensérune, Tivissa, plomb I, b de Pech-Maho) et à Liria $\uparrow \Psi N = utin$ dans $\Theta \uparrow \Psi N$ déjà vu et $X \uparrow \Psi N$ *boutin* (S.I.P. XL, núm. 15), on observe $\Psi = ti$ et à Liria $\Psi = ti$ qui révèle Liria $\Psi = di$. La valeur $\Psi = ti$ est confirmée par l'équivalence du latin *tibas* (Ascoli *Bilustibas*, *Illurtibas*) et de l'ibère $\Psi I M = tibas$ (Ensérune, Pech-Maho, Tivissa, Ullastret, Castell-Palamós). Quant à l'équivalence entre $\Psi = ti$ et Liria $\Psi = ti$, elle se trouve démontrée par le parallèle entre Tivissa $X \uparrow \Psi N \Psi I M$ *boutintibas* et Liria $X \uparrow \Psi N$ *boutin* cité plus haut.

Les scribes d'Azaila opposent $\Psi = di$ et $X = ti$, nuance certaine grâce à la double inscription d'Ensérune $P S E \Psi \Lambda$ *asetil* et $P S E X \Lambda$ *asetile* (MLH B 1.42) où X équivaut manifestement à $\Psi = ti$. Ce lien entre les types d'Ensérune et d'Azaila n'est pas le seul puisqu'on trouve aussi à Ensérune la lettre $\Psi = di$, seule forme en usage à Azaila.

Les nombreux sites mentionnés ci-dessus montrent combien la distinction entre *di* et *ti* est répandue.

do et to

La répétition de la lettre $\cup\cup$ à Liria dans *toṛos*/(S.I.P; XV) et à Orleyl III dans *toṛosair* fait penser à une nuance par rapport à \cup . En vertu de l'usage constaté au nord de surcharger les sonores pour exprimer les sourdes, concluons que \cup = *do* et $\cup\cup$ = *to* quand l'écriture les distingue comme à Ensérune et Liria.

du et tu

Le nom de ville et de rivière *Salduba* en latin permet de lire $\xi \text{ P } \wedge \Delta$ *saldu*, écrit deux fois sur le plomb d'Ullastret, et d'opposer ainsi la forme simple Δ = *du* à la forme surchargée Δ = *tu* sur ce plomb.

Le mot *podu* (voir plus haut Pech-Maho $\Psi \Delta$ et Castellon $\ast \Delta$) contient aussi Δ = *du* qui s'oppose à Δ = *tu* (Pech-Maho 2 $\Delta \varphi M \nu \uparrow \psi \varphi$ *tursildir*, Castellon $\text{P} \Delta \nu \nu \uparrow$ *atuniu*).

Placés devant la nécessité de marquer les sourdes et les sonores pour se faire bien comprendre, les scribes du nord ont décidé de réserver la forme simple à la sonore et la forme surchargée à la sourde, exception faite de $\wedge, \wedge, \wedge, \text{f}$ = *ka* et \wedge = *ga*. C'est le contraire en japonais, où l'on a par exemple Z = *te* et Z'' = *de*, et dans l'écriture ibère méridionale.

Certes, les scribes de Yátova et Sagonte négligent de distinguer sourdes et sonores et ceux d'Orleyl ne les distinguent que pour éviter la cacographie (Orleyl V :

$\text{P} \nu \text{Y} \text{M} \text{Y} \uparrow \nu \Delta \Delta \varphi \text{P} \nu \nu$ *andinulitudurane*, $\text{X} \text{X} \Delta$ *kogor*; Orleyl VII : $\text{I} \nu \text{X} \nu \nu$ *bandakigi*), mais au total l'alphabet nordique les distingue plus souvent qu'il ne les confond.

Les arguments invoqués pour nier cette distinction reposent sur l'idée que les formes simples et surchargées paraissent s'employer parfois indifféremment pour rendre le même mot. On peut citer *gere-kere*, *sakar-sagar*, *egiar-ekiar*. Assez curieusement, la réfutation consiste à soutenir tantôt que ces variantes représentent un seul mot, tantôt qu'elles en représentent deux.

C'est ainsi qu'on lit *gere* ou *kere* dans des mots qui ont tout l'air d'être des anthroponymes : *bilosgere* (Binéfar), *arsgere* (Ensérune), *adingere* (Pech-Maho Ic) et *kuleskere* (Pech-Maho Ia et Ic), *kuleskerege* (Pech-Maho 2), *beleskere* (Orleyl III). La clé est *bilosg[er]e* écrit en ionien, car après la sifflante sourde *s* le *g* est certainement signifiant, fait confirmé par MLH B 1.31 *arsgere*, alors que *adingere* ne prouve rien parce que *g* pourrait résulter d'une sonorisation de *k* par *n*. Ainsi, les mots *bilosg[er]e* et *arsgere* établissent que les formes en *k* de *beleskere* et *kuleskere*, *kuleskerege* sont dues à l'assourdissement de *g* par la sifflante sourde *s*. Le mot est donc *gere*.

Au contraire, il y a lieu de considérer comme autant de mots les formes *sakar* (Alcoy), et *sagar* (Pech-Maho, Villares VI), *sakar* (plomb de Liria) et *sagar* (Cerro de San Miguel).

Quant à la double graphie *egiar-ekiar*, elle peut s'expliquer par une nuance de sens.

IV. LE DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE MÉRIDIONALE

L'accord n'a pas pu se faire sur l'interprétation à donner aux lettres de l'alphabet méridional employé principalement à Mogente, Abengibre, Llano, El Salobral et Yecla (12). Une des causes de ce désaccord est sans doute cette affirmation de Gómez-Moreno : «Allá abajo falta el | que es *ba*» (Misc. Emendata, p. 276). Il est vrai que la lettre | = *ba* manque dans l'écriture méridionale, mais je pense qu'il faut considérer comme suspecte cette «deficiencia mal explicable», pour employer les propres termes de Gómez-Moreno, et se demander si *ba* n'est pas rendu autrement dans cette écriture.

Ceci posé, étudions le plomb de Mogente A. La lettre Q ressemble à Q , Q = r de l'écriture nordique, mais ne peut pas être une vibrante parce qu'elle précède + = *da* ou *ta* dans le mot X Q X Q + Q , qu'il faut lire de droite à gauche, et que la lecture *rta* ou *rita* est unimaginable en ibère. D'autre part, les lettres Q et Q de ce plomb ressemblent à la lettre nordique Q = *r* et sont aptes à rendre les deux vibrantes de l'ibère. La présence de Q dans le mot X Q Y *urke*, ainsi lu d'après l'ionien et le nordique *urke* (voir ci-dessus III, p. 5), permet de préciser Q = r (*r* roulé) et Q = *r* (*r* battu). Le champ est donc libre pour la valeur Q = *ba* qui nous manquait dans l'alphabet méridional. La lettre Q = *ba* n'est d'ailleurs que le trait vertical nordique | = *ba* modifié par un renflement de sa pointe supérieure, sans doute pour distinguer Q = *ba* et | = «un». Comme la valeur Q = *s* admise par Gómez-Moreno et à sa suite par bien d'autres s'impose, nous n'avons plus qu'à donner aux autres lettres méridionales la valeur qu'elles ont au nord, à deux exceptions près : Y = *u* (d'après *urke* déjà cité et d'après l'inscription sur monnaies d'Obulco Y Y A Y Y qui, de droite à gauche, se lit *urkail*, équivalent exact du nom d'homme *Vrchail* en latin) et Q = *o* (d'après Y Y Q Q Q = *sosin* et le nom de ville Q Y M A ou, de gauche à droite, A M Q Y Q *kastelo* qui correspond à son nom latin *Castulo*).

La lecture X Q Y = *urke* révèle X = *ke* et par conséquent Q = *ge* sur la face A de Mogente. L'étude de la face B confirme que l'écriture méridionale confie à la forme simple le soin d'exprimer la sourde et à la forme surchargée celui de traduire la sonore, alors que l'écriture nordique fait l'inverse. On constate en effet que le mot écrit Q P Q = *saldu* au nord, qui se retrouve dans le latin *Salduba* et qui comporte la lettre simple Q = *du*, s'écrit Q P Q sur la face B de Mogente, c'est-à-dire avec la lettre surchargée Q = *du*. On observe aussi qu'au mot nordique P P Q *ildir* correspond à Mogente B le mot Q Q Y Y *ilder* qui contient la lettre surchargée Q = *de* et que par conséquent la forme simple Q vaut *te*. Enfin, par analogie avec Q = *ba* (plutôt que *pa*?) à Mogente A, on a Q = *ba* et Q = *pa*, car le mot isolé Q = *pa* de Mogente B s'emploie comme unité de temps marquant l'âge de personnes représentées par des anthroponymes, à l'instar de Q = *pa* sur la stèle de Barcelone. Partant du principe que la forma simple exprime la sourde et la

(12) Voir notamment D. FLETCHER VALLS: «El plomo ibérico de Mogente (Valencia)». Trabajos Varios del S.I.P. núm. 76. Valencia, 1982, pour les diverses valeurs attribuées aux lettres méridionales.

forme surchargée la sonore, on a à Mogente B $\mathfrak{Z} = gi$ et $\mathfrak{Z} = ki$, $\mathfrak{D} = go$ et $\mathfrak{D} = ko$, valeurs qui restent à vérifier. L'incertitude reste de mise lorsqu'aucun contraste de formes n'apparaît.

Enfin, la lecture $\mathfrak{X} \mathfrak{Q} \mathfrak{Y} = urke$ de Mogente A enseigne qu'à Mogente B il faut lire aussi $\mathfrak{Y} = u$ et par conséquent $\uparrow = \tilde{u}$, inversion par rapport au nordique $\uparrow = u$ et $\mathfrak{Y} = \tilde{u}$. Cette lecture est confirmée à Yecla dans l'inscription $\mathfrak{P} \mathfrak{N} \mathfrak{H} \mathfrak{N} \mathfrak{M} \mathfrak{A} \mathfrak{I} \mathfrak{I} \mathfrak{P} | \dots$ (Misc. Inédita p. 308) où $\mathfrak{P} \mathfrak{N} \mathfrak{H} \mathfrak{N} \mathfrak{M}$ équivaut au nordique $\mathfrak{P} \mathfrak{N} \mathfrak{H} \mathfrak{N} \mathfrak{M}$ (Hübner MLI, XXVI, Sagonte) et où l'on a donc $\mathfrak{H} = u$ et $\uparrow = \tilde{u}$.

Les écritures A et B de Mogente se ramènent au même type.

1.° Formes communes ou figurant sur l'une des deux faces :

$\mathfrak{X} = be$; $\uparrow = bi$; $\square = bu$. La lecture \mathfrak{p} , rare, est peu probable.
 $\mathfrak{+} = da, ta$; $\mathfrak{W} = di, ti$; $\Delta = du$.
 $\mathfrak{A} = ka$; $\mathfrak{Z} = gi$; $\mathfrak{Z} = ki$; $\mathfrak{D} = go$; $\mathfrak{D} = ko$; $\mathfrak{O} = gu, ku$.
 $\mathfrak{I} = l$; $\mathfrak{M}, \mathfrak{M} = s$; $\mathfrak{V} = n$; $\mathfrak{Y} = \tilde{n}$.

La variante \mathfrak{Y} ne peut guère exprimer autre chose que \tilde{n} malgré le manque de preuves. On la trouve à Mogente A.

2.° Formes différents :

face A	$\mathfrak{Z} = ge$	$\mathfrak{X} = ke$	face B	$\mathfrak{I} = ge$	
	$\mathfrak{R} = r$	$\mathfrak{A}, \mathfrak{Q} = \tilde{r}$		$\mathfrak{Q} = r$	$\mathfrak{Q} = \tilde{r}$
	$\mathfrak{P} = ba$ ou pa			$\mathfrak{Q} = ba$	$\mathfrak{Q} = pa$
	$\mathfrak{N} = de$ ou te			$\mathfrak{Q} = de$	$\mathfrak{Q} = te$

Les deux derniers signes de la phrase courte de Mogente A, à savoir $\mathfrak{Z} \mathfrak{Y}$ se lisent, de droite à gauche, $N.ki$. Placé devant une consonne, cet \mathfrak{N} est nécessairement le chiffre N observé ailleurs, quoique cette possibilité n'ait pas été évoquée et qu'on ait préféré relier = Nki à la phrase supérieure, à mon avis contre toute vraisemblance.

Le type Abengibre offre la particularité d'opposer $\mathfrak{N} = te$ (Cf. $\mathfrak{N} = de$ ou te à Mogente A) aux variantes $\mathfrak{Q}, \mathfrak{Q}, \mathfrak{Q}, \mathfrak{Q} = de$ (cf. $\mathfrak{Q} = de$ et $\mathfrak{Q} = te$ à Mogente B), dont l'équivalence est garantie par les formes $\mathfrak{A} \mathfrak{Q} \mathfrak{I} \mathfrak{Y}$ (Misc. Inédita p. 318 n 114), $\mathfrak{A} \mathfrak{Q} \mathfrak{I} \mathfrak{Y}$ (p. 317 n 110c) et $\mathfrak{N} \mathfrak{I} \mathfrak{Q} \mathfrak{P}$ (p. 317 n 110d) = *ildér*, et de distinguer *bi* et *pi*. On a :

$\mathfrak{A} = a$; $\mathfrak{E}, \mathfrak{E}, \mathfrak{E} = e$; $\mathfrak{V} = i$; $\mathfrak{F} = o$; $\mathfrak{Y} = u$
 $\mathfrak{P} = ba, pa$; $\mathfrak{X} = be$ (plutôt que *pe*); $\mathfrak{H} = bi$; $\uparrow = pi$ (à vérifier)
 $\mathfrak{X} = da, ta$; $\mathfrak{Q}, \mathfrak{Q}, \mathfrak{Q}, \mathfrak{Q} = de$; $\mathfrak{Q} = te$; $\mathfrak{W} = di, ti$; $\Delta = du, tu$
 $\mathfrak{A} = ga$; $\mathfrak{A} = ka$; $\mathfrak{X} = ge$; $\mathfrak{X} = ke$; $\mathfrak{O} = gu, ku$
 $\mathfrak{I} = l$; $\mathfrak{R} = r$; $\mathfrak{Q}, \mathfrak{Q}, \mathfrak{Q} = \tilde{r}$; $\mathfrak{M} = s$

Écrit de gauche à droite, le type Abengibre offre les différences suivantes par rapport aux lettres tracées de droite à gauche :

$\mathfrak{P} = e$; $\mathfrak{N} = i$; $\mathfrak{P} = bi, pi$; $\mathfrak{V} = gi, ki$; $\mathfrak{I} = l$; $\mathfrak{P}, \mathfrak{D} = \tilde{r}$.

Au-delà des lectures faisant appel à la comparaison avec l'alphabet latin ou grec, la restitution des phonèmes doit exploiter les données des types d'écriture ibère précis pour mieux interpréter les types imprécis comme celui de Yátova.

C'est alors seulement que la méthode étymologique de déchiffrement peut avoir un sens.

